

Étude de Texte

Texte :

La colo, c'est l'avenir

Le séjour en colonie semble avoir fait son temps. Il est pourtant l'occasion d'autres formes de vivre ensemble, loin des parents.

Le modèle que nous cherchons à montrer est que la colonie de vacances est un objet plastique aux contours changeants, qui pourrait se définir comme un possible lien à l'autre.

Comment sont nées les colonies de vacances ?

Elles ont d'abord été liées à une certaine conception de l'hygiène et de la santé, notamment au combat contre la tuberculose et à la création des sanatoriums. On va à l'océan ou à la montagne ; il s'agit avant tout de sortir de la ville malsaine, d'aller respirer le bon air. C'est par exemple dans cet esprit de projet social favorisant le bien-être et la santé pour tous qu'Henri Sellier¹, président de l'Office public d'habitations à bon marché, crée, dans l'entre-deux-guerres, les cités-jardins autour de Paris, notamment à Suresnes. À cette époque, des infirmières se rendent dans les familles pour repérer les enfants qui auraient des besoins et les envoyer en colonie. Peu à peu, un système se met en place : la colonie est le moyen pour les services médico-sociaux des villes d'entrer dans les familles, de s'occuper de questions éducatives qui jusqu'alors restaient strictement du domaine de l'école. À partir du Front populaire et des congés payés de 1936, une conception centrée sur l'éducatif prend peu à peu le relais. Elle sera florissante jusqu'au pic de 1965, où 1 million d'enfants sont partis (presque un sur six). Depuis, les chiffres sont en baisse régulière. Jusqu'à cette période, l'univers de la colonie est la forme dominante de vacances des enfants; on pensait besoins de l'enfant; on pensait planification du côté de l'aménagement du territoire et de la "Datar", qui déterminait l'implantation de lieux d'accueil sur l'espace national et permettait d'obtenir des financements pour construire des colonies à la mer, à la montagne ... Dans les années 1970, cette conception éducative évolue, avec l'arrivée du discours sur les activités de loisirs: on forme les masses à aller vers les vacances, on invente une façon de faire des activités; les vacances en colonie deviennent une suite d'activités, c'est leur nouveau sens. La montagne, le littoral deviennent des lieux propices à diverses activités. Dans un premier temps, les colonies sont concurrencées par les centres de loisir sans hébergement ; dans les années 1970, la fréquentation des deux types de séjours étant à peu près semblable. Par la suite s'opère une distinction nette selon les publics : les 6-12 ans ou les adolescents. Ces derniers constituent une cible bien identifiée (le segment des juniors) ; on s'adresse à eux comme à des consommateurs.

Et aujourd'hui, quelle évolution constatez-vous ?

Tout d'abord, on a vendu du départ: partir à la campagne, à la mer, à la montagne, c'était partir qui importait. Désormais, on vend aussi de la prestation. L'ailleurs demeure juste lorsqu'il s'inscrit dans une logique utilitaire, pour apprendre une langue par exemple. Mais ce ne sont pas les seules évolutions. Aujourd'hui apparaissent, après la période tournée vers les grands aménagements collectifs, des formes de nouveaux ancrages, des conceptions différentes de la ville et des loisirs, qui vont se combiner par la suite.

C'est un peu compliqué à décoder. Nous avons mis du temps à comprendre ce qu'il s'était passé à partir des années 1970-1980 : l'émergence d'une ville à plusieurs vitesses, qu'on découvre en regardant la politique de la ville. Toute la complexité vient de ce qu'aujourd'hui, la famille a remplacé l'espace collectif ; et les enfants partent plutôt en famille - en tout cas ceux qui peuvent le faire, c'est-à-dire la plus grande partie. De ce fait, les colonies ont perdu beaucoup de leur attrait. Ceux qui ne peuvent pas partir avec leurs parents vont, eux, dans des colonies un peu spécifiques, dans un autre « entre-soi ». Sont en effet mis en place des séjours, non repérés par les habitants des quartiers populaires comme de véritables séjours qui permettent aux enfants de s'évader hors de leur quartier, à la montagne, à la mer ... Ces publics vont donc dans des lieux spécifiques, bien identifiés. La politique de la ville est initiatrice. Les financements passent par les communes qui sont organisatrices et drainent ces publics. Les autres publics vont ailleurs. On a donc créé différents types d'entre-soi, selon les classes sociales, selon les départements, selon les origines des enfants, entre-soi qu'on retrouve à l'échelle de la ville. La question du coût mérite cependant débat. Les différents organisateurs témoignent que les gens connaissent mal les aides dont ils peuvent bénéficier (par exemple, par leur comité d'entreprise) pour envoyer leurs enfants en colonie. Dans la réalité, ils utilisent assez peu ces aides. C'est étonnant d'ailleurs. Mais c'est bien la preuve de la perte d'une expérience collective. Avant, partir en colonie était souhaité par tous et donc tout le monde savait. Aujourd'hui, nous ne sommes plus dans cette pratique-là. Nous sommes dans un modèle qui existe de moins en moins au niveau des enfants, qui existe encore au niveau des aides de l'État, mais qui n'est plus dans la même logique : on vend de l'activité, de la prestation. Mais on ne vend plus ce qu'on vendait avant: de l'autonomie, une certaine forme de frugalité et de précarité - on dormait dans les campings -, des choses simples. L'activité est devenue dominante à partir des années 1970 un peu partout, elle a fini par tout recouvrir. Ce constat vaut aussi pour les maisons des jeunes et de la culture (MJC), initialement conçues pour les jeunes, qui, à la fin des années 1980, proposent aussi des activités aux familles des enfants. À travers les activités, la conception de l'éducatif change. Or l'éducatif, ce n'est pas de l'activité, pas cette activité-là en tout cas, l'éducatif repose sur une approche plus globale de l'individu.

Est-ce que vous voyez un avenir à ces séjours de vacances ?

Aujourd'hui, on assiste à une nouvelle mutation : l'enjeu serait plutôt d'utiliser la colonie de vacances pour reformuler une identité collective au niveau des villes et donc créer du lien, là où il n'y en avait plus beaucoup. L'histoire de la colonie va dans cette direction-là. Durant l'année, les enfants sont regroupés dans des centres de loisirs localisés à l'échelle de la ville, par quartier. La colonie de vacances devient donc un moment où l'on peut un peu croiser les quartiers. Le problème est que les bâtiments ont été perdus; il ne reste plus beaucoup d'infrastructures. Il est donc complexe de faire exister ces pratiques, il faut beaucoup de volonté, des financements. Et aujourd'hui, il n'y a pas grand monde ...

Selon notre théorie, la colonie de vacances correspond à une image de la ville. Or cette image est en train de bouger. Il suffit d'observer le phénomène des jardins partagés qui se multiplient, à Paris, par exemple ; cela n'existait pas auparavant, ni les éco-quartiers qu'on commence à concevoir.

Une nouvelle vision de la ville semble émerger, qui pourrait amener à se poser de nouvelles questions sur l'ailleurs et sur le fait d'envoyer les enfants ailleurs. Mais envoyer les enfants ailleurs devient un vrai luxe, tout le monde ne pourra pas y accéder. Donc certaines villes réfléchissent au fait de conserver un lien avec un ailleurs, sous quelque forme que ce soit. Un ailleurs qui puisse avoir du sens au regard de ce qu'on fera dans la ville.

Nous sommes dans une période de mutation et on ne sait pas ce qui va se passer. C'est en inventant la ville d'aujourd'hui qu'on imaginera quoi faire en dehors d'elle, en fonction des liens nouveaux qu'elle saura tisser avec l'ailleurs. Certaines familles, avec leurs enfants, vont par exemple passer des week-ends chez les agriculteurs avec qui

elles sont en lien grâce aux Amap. Ces formes de déplacement nouvelles reflètent une recherche d'authenticité. Ce phénomène, marginal, ne concerne que certaines classes sociales, mais il est la preuve d'un vrai changement.

Dans les classes populaires, pour les mêmes des quartiers, le départ a toujours été et reste un support éducatif dans l'esprit des animateurs socioculturels. La question de la mobilité est très présente, car elle pose celle de l'ancrage. Je pense que, de toute façon, nous allons devoir traiter cette question du vivre ensemble dans les villes. Or la colonie de vacances est un des vecteurs pour aborder cette question. Elle permet, avec sa plasticité, son côté temporaire, de proposer des modèles nouveaux, elle est un lieu d'expérimentation permanent, elle rassemble des personnes qui s'engagent sur du faire et elle est porteuse aujourd'hui d'une réelle dynamique de changement. Qu'est-ce que cela produit de partir ailleurs ? C'est cette dimension pédagogique très particulière de la colonie de vacances qu'il faut parvenir à défendre aujourd'hui.

Jean-Marie Bataille

- ❖ Jean-Marie Bataille, Chercheur-coopérant de l'Institut social et coopératif de recherche appliquée (Usera) et chercheur en sciences de l'éducation à l'université Paris 10-Nanterre. Il a publié *Enfants à la colo*, Courcelles, une pédagogie de la liberté, Cahiers de l'action, n° 15, Injep, 2007.

Questions :

- 1) Faire un résumé de ce texte en reprenant les idées principales (25 lignes maximum). Citer trois mots clés que vous inspire ce texte,
- 2) Faire un commentaire en développant vos réflexions sur le thème traité par l'auteur. Vous tenterez de faire référence à vos connaissances sur l'actualité sociale et aux données - professionnelles ou personnelles - dont vous disposez concernant cette question.

Remarque :

- ✚ Votre travail sera évalué au regard des aptitudes suivantes :
 - capacité d'expression et de rédaction
 - capacité de synthèse
 - capacité de raisonnement
- ✚ Chacune des deux parties de cette épreuve sera notée sur 10.